

sort de celui qui tiendra dans ses mains une occasion splendide de faire répéter son nom d'un bout de la France à l'autre ? Ne les ai-je point autrefois rêvées, ces luttes oratoires dont le prix est une existence humaine ? Et croyez-vous que si, dans mon cœur, je cache une muette adoration pour une femme dont il m'est interdit de prononcer le nom, croyez-vous, madame, qu'il ne me serait pas mille fois plus doux de l'obliger à s'occuper de moi, de l'obliger à penser à moi ? Je lui paraîtrais ensuite, il me semble, moins pauvre, moins humble, moins indigne d'avoir osé lever les yeux jusqu'à elle ! . . .

La voix de Maxime exprimait une telle tendresse, son visage une si noble inspiration, son geste commentait si éloquemment ses paroles, que Mme Brécet inclina la tête et rougit beaucoup.

Elle essaya de parler, mais, sentant que son émotion allait la trahir, elle se tut.

— Un silence de quelques instants suivit. Maxime s'empara d'une main que l'on ne chercha pas à retirer.

— Si j'obtiens de défendre cette terrible cause, serai-je encouragé par votre présence ? demanda-t-il.

— Ne suis-je pas appelée en témoignage ? répondit elle évasivement.

— Et ce devoir seul vous préoccupera-t-il, madame ?

— Allez ! dit-elle, en détournant les yeux. Soyez bien éloquent ! J'oublierai même que vous pouvez peut-être la sauver !

Le jeune homme se retira. S'il eût tourné la tête en s'éloignant de la maison, il aurait vu l'un des rideaux du salon de Mme Brécet discrètement soulevé par la jeune femme, qui le suivait d'un regard enflammé.

Maxime se dirigeait vers la demeure de M. Fortin. Le vieux savant était parti la veille pour Rouen, où devait avoir lieu la vente d'une importante bibliothèque.

Le jeune homme avait-il donc oublié cette circonstance dont, depuis longtemps, M. Fortin l'entretenait ? Dans tous les cas, il protesta de ses regrets pour un tel oubli ; car, ajouta-t-il, un avis sérieux lui serait bien nécessaire.

Mlle Palmyre offrit d'envoyer à son père la lettre que Maxime lui confierait.

— J'attendrai le retour de M. Fortin, dit-il.

Puis comme en se reprenant :

— Mais j'y songe, mademoiselle ; vous pouvez, si vous le voulez, me donner cet avis auquel j'attache un grand prix.

— Moi, monsieur ?

— Oui. Vous me comprendrez mieux que personne, car peut-être avez-vous diviné la cause de ma souffrance.

— Vous souffrez ?

— Afreusement. Je succombe sous mon obscurité, sous la situation sans horizon où je languis. A quoi puis-je jamais prétendre en restant ce que je suis ?

— Et vous avez un projet pour changer cet état de chose ? dit Palmyre, avec un regard qui trahissait son espérance.

— Je suis avocat, si vous vous souvenez, mademoiselle. La pauvreté m'a contraint à changer de carrière ; mais une occasion se présente, une occasion unique d'appeler sur moi, sur le talent dont je me sens doué, non seulement une attention bienveillante, mais l'admiration, la gloire !

— Et cette occasion ? . . .

— L'avocat de Mme de la Géraudaye désespère d'amener sa cliente à la seconder efficacement. Il sent la cause perdue . . .

— Comment pourrait-il ne pas perdre ? De tels crimes . . .

— N'est-ce pas alors qu'un éloquent plaidoyer a le plus de chances d'éveiller une attention ardente ?

— Peut-être ; mais qu'y pouvez-vous ?

— Tout ! J'ai songé à voir Mme de la Géraudaye, à lui demander de me confier sa cause.

— Vous ne ferez pas cela !

— Je le ferai . . . parce que le jour où je viendrais dire l'espérance qui me soutient, j'aurais, à défaut de richesse, un nom, un commencement de réputation brillante, bases d'une carrière glorieuse et rapide.

Maxime regardait bien en face Palmyre rougissante, troublée.

A ce moment, Angèle entra. Sa sœur se hâta de parler pour cacher son émotion.

— Oh ! viens donc apprendre l'intéressante nouvelle !

— Quelle nouvelle ?

— M. Dutertre m'a annoncé que le sort de la misérable femme de notre cousin le touche et qu'il va la sauver en plaidant pour elle.

— Vous exagérez, mademoiselle. Je crois l'attention publique surexcitée par cette cause. Celui qui la défendrait vaillamment, brillamment serait certain de conquérir un renom de favorable augure pour le reste de sa carrière. Fût-il, ensuite, pauvre comme moi, s'il essayait de réaliser sa plus comme chère espérance, on ne le traiterait pas comme un insensé.

Angèle crut comprendre le sens de ces paroles ; la joie illumina ses traits.

— Vous avez bien raison, M. Maxime, dit-elle. A propos, vous n'ignorez que nous sommes appelés en témoignage, mon père, ma sœur et moi ?

— J'en suis mille fois heureux. Cette circonstance lève mes dernières irrésolutions.

Palmyre se taisait, mais son regard était bien éloquent.

Après le départ de Maxime, chacune des deux sœurs s'isola, afin de réfléchir avec plus de sang froid au terme du beau rêve entrevu.

La diplomatie du jeune Dutertre portait déjà ses fruits. Trois des plus cruelles ennemies de Mme de la Géraudaye ménageraient la pauvre accusée par sympathie pour son défenseur. Un suffrage, toutefois, lui restait à conquérir : celui de la comtesse de Tourgéville.

Près de la vieille dame, il se montra si soucieux de l'honneur de la

famille de M. de la Géraudaye, il fit si bien valoir le tort que l'éclat, déjà immense, de ce procès y avait porté, qu'un doute s'éveilla dans l'esprit de la comtesse.

— M. Dutertre, dit-elle d'une voix émue, Dieu sait que j'ai cru, que je crois encore aux crimes de cette femme ; mais si vous parvenez à en diminuer l'horreur, si vous pouvez, par impossible, la faire acquitter, je resterai votre obligée. Seulement, obtenez d'elle que l'enfant ne quitte ni moi ni Madeleine. Voulez-vous une lettre pour le président de la Cour ? Cela facilitera probablement les démarches que vous aurez à faire pour obtenir la défense

Maxime triomphait !

Son entreprise ambitieuse allait revêtir les apparences de la générosité la plus rare, du dévouement le plus chevaleresque.

Pour terminer la série de ses victoires, il voulut obtenir l'approbation de M. et de Mme Provençère, se donner le plaisir d'avoir l'air de demander un conseil.

Jeu facile.

M. Provençère se laissa guider par le bon souvenir que, malgré tout, il gardait à Mme de la Géraudaye. Mme Provençère crut entrevoir la possibilité de rattacher à la gloire future de Maxime l'insignifiance de son mari. Elle se hâta de presser M. Provençère de fournir au jeune homme tous les moyens en son pouvoir de le recommander utilement.

Le soir même, Maxime partait pour ***.

XIII

DANS LA PRISON

Les lettres de la comtesse de Tourgéville et de M. Provençère furent accueillies le plus gracieusement du monde par le président de la cour.

Maxime ne faillit point à se montrer rempli de déférence et tout disposé à tenir compte des conseils que l'on voudrait bien lui donner. Le grave magistrat se montra enchanté.

— J'aime, disait-il, l'audace dans la jeunesse, et je crois, avec l'adage latin, que la Fortune favorise les entreprises placées sous ses auspices. Je crains, cependant, que vous ne réussissiez point auprès de l'accusée. Nos meilleurs avocats ont vainement essayé de l'intéresser à sa propre cause.

— J'espère un meilleur succès, dit modestement mais résolument Maxime. Je ne suis pas un étranger pour Mme de la Géraudaye ; cette circonstance exercera sur elle, je le présume, une influence salutaire. Enfin, puisqu'elle se prétend innocente, je lui parlerai de mes relations avec son mari. Il me voyait avec plaisir. Quand elle s'apercevra que je parais me rendre à ses protestations, j'en obtiendrai, sans nul doute, une aide sérieuse.

— Vous allez entreprendre une tâche bien ardue, M. Dutertre.

— Je ne me le dissimule pas, monsieur le président. Mais j'ai du courage, et d'ailleurs, mon avenir dépend de la réussite.

Dans la même journée, Maxime se rendit près de l'accusée.

Le premier coup d'œil parut impressionner douloureusement le jeune homme.

Cécile, en effet, se ressemblait à peine. Ses vêtements de deuil flottaient, trop larges, autour de son corps amaigri. Son visage était creusé, marbré par les larmes. Ses yeux, profondément rentrés dans leur orbite, semblaient avoir à peu près perdu la faculté de la vision, tant ils étaient mornes et fixes.

Elle ne parut pas entendre lorsque la porte de la cellule se referma avec bruit.

La tête appuyée sur le dossier d'un fauteuil de paille, elle restait insensible à tout.

Maxime approcha. Il dut se faire une sorte de violence pour commencer l'entretien. Il ne s'attendait pas à un aussi navrant spectacle, la pitié débordait de son cœur.

— Madame, dit-il enfin, vos amis m'envoient vers vous . . .

Aucun geste n'annonça qu'elle eût compris.

— Madame, reprit-il, je vous en conjure, écoutez-moi. Je ne suis pas amené vers vous par le seul intérêt qu'inspire votre malheur. Je me souviens de la bienveillante bonté de M. de la Géraudaye. Je sais à quel point il vous aimait et combien vous l'aimiez vous-même, combien vous l'aimiez encore. Je suis venu vous dire : " Madame, au nom de cet amour, écoutez-moi ! Vous n'avez pas le droit de laisser triompher la malignité de vos ennemis. Vous vous devez à votre fils ! Je crois, je sens que vous êtes innocente, aidez-moi à vous sauver ! . . . "

Cécile se leva lentement. Elle porta à son front ses mains autrefois si belles, à présent devenues livides, et parut faire effort pour rappeler ses esprits.

Elle p'ongea dans le regard de Maxime un regard si désolé, que le jeune homme en tressaillit jusqu'au fond de l'âme, mais il reprit vite son sang-froid

— Répétez, murmura Cécile, ce que vous venez de me dire.

— Je vous ai conjuré, je vous conjure encore, madame, de m'aider à faire éclater votre innocence.

— Mon innocence ! vous y croyez donc, vous ? . . .

Il y avait un si pénétrant accent de doute, d'angoisse et d'espoir dans la manière dont ce simple mot " vous " fut prononcé, que Maxime, saisissant une des mains de la jeune femme, y colla ses lèvres et y laissa la trace d'une larme.